

LES TROIS VAGUES

Cet après-midi là, après la sortie des cours, j'avais rendez-vous avec Maxime. Nous devions nous retrouver sur la plage de La Malouine, en face de l'île de Cézembre. J'avais laissé mes copines devant le lycée et je courais déjà sur le chemin de ronde.

Je crois que je suis tombée amoureuse de Max dès notre première rencontre. C'était en CP, dans la classe de Madame Blain. Il se tenait à l'écart des autres, et avait un air de Pierrot avec son visage rond encadré de boucles blondes et son regard bleu un peu perdu. J'avais tout de suite eu envie de l'adopter.

J'avais six ans et lui aussi.

Aujourd'hui, j'en ai 17, le bac approche, et pour la première fois de notre vie nous risquons d'être séparés. Ses parents veulent l'envoyer à Paris alors que je risque de me retrouver à Rennes.

Quand j'arrivai sur la plage, il était déjà là, assis sur un rocher, avec un bouquin. Comme d'habitude. Il ne m'avait pas entendu. Je crois que j'aurais pu faire la danse du ventre qu'il ne s'en serait pas aperçu. Je ne sais pas pourquoi mais cette fois-ci, ça m'a énervée.

-Je ne te dérange pas, j'espère ?

Il sursauta.

- Tu m'as fait peur Lili, je ne t'avais pas vu venir. C'était pas trop dur la philo avec M. Dubruque ?

Je haussai les épaules, j'avais envie de parler de tout sauf de philo. Surtout de nous deux. En fait, je voulais lui faire dire qu'il m'aimait.

- Qu'est-ce que tu lis?

- "L'Etranger" de Camus.

- C'est moi la littéraire, fis-je en posant mon sac par terre.

Je ne savais pas comment parler de nous, ça m'a mise en colère, et j'ai commencé à me déshabiller.

- Les scientifiques aussi ça peut aimer les bouquins, protesta-t-il. Qu'est-ce que tu fais ?

- Je vais nager ! Le premier arrivé à la bouée près du fort Harbour a gagné !

- T'es folle ! Tu as vu comme c'est loin ? En plus, ça caille.

Je me tournai vers la mer, grise et agitée. Je n'avais pas vraiment envie d'y aller, mais je

voulais qu'il me suive, qu'il se passe quelque chose entre nous.

Maxime venait de se lever et me dominait de son mètre quatre vingt-quinze.

- Et j'ai pas mon maillot, ajouta-t-il.
- La mer fera pas la différence et puis, même en slip, tu es classe !

Maxime n'a pas souri, il continuait à fixer la mer.

- Ta bouée est tout près du chenal où passent les bateaux.
- Et alors ?
- Ce n'est pas parce que tu n'as jamais peur de rien que je suis comme toi !

Cette phrase acheva de m'énerver.

- De toutes façons, si tu ne viens pas, j'irai sans toi.

En lui répondant cela, je savais bien que je lui faisais du chantage, il ne me laisserait jamais partir seule. Il essaya pourtant de discuter :

- On n'était pas venus pour être ensemble ? Restons sur la plage s'il te plaît.

Son ton suppliant faillit me faire céder pourtant, je répondis :

- On sera ensemble, je nagerai à côté de toi.

Il soupira et retira ses vêtements. Je relevai mes cheveux en chignon. Maxime, crispé, les bras tendus le long du corps, regardait les vagues.

Je savais bien qu'il avait peur de l'eau. A la piscine avec l'école, il restait toujours sur le bord et se faisait engueuler par le prof. D'un côté, j'avais envie de renoncer, mais d'un autre j'étais trop orgueilleuse. Je lui ai pris la main et nous sommes descendus vers l'eau.

- On court ?

Il a hoché la tête et m'a suivi.

Des mouettes, se sont envolées. Au loin, des bateaux de pêche rentraient.

L'eau était glacée. Je partis à fond, dans l'espoir de me réchauffer. J'adore le crawl, j'avais l'impression de glisser dans l'eau comme un dauphin. J'avais juste oublié que Maxime n'était pas aussi bon nageur que moi. Quand je m'en suis aperçu, j'avais déjà passé l'abri de la crique. Il nageait en brasse, loin derrière. Maladroit.

J'ai continué.

Le courant était plus fort, les vagues plus hautes. En dessous, l'eau était devenue noire. Et là-bas, derrière l'île de Cézembre, les nuages avaient pris une vilaine couleur gris foncé.

Cette absence de peur dont Maxime parlait tout à l'heure ne m'avait jamais posé de problème. Sauf peut-être celui de ma différence. Je me sentais invulnérable, alors que les

autres et même Maxime avaient un rapport au monde fait de prudence, voire d'une méfiance que je ne comprenais pas. Même là, alors qu'une tempête allait sans doute arriver, mon cœur battait normalement et mon souffle restait régulier.

Je ne sais pas combien de temps a passé, mais lorsque j'ai relevé la tête, la bouée était proche. C'était une grosse balise jaune surmontée d'une mâts noir, se terminant par une flèche. Je suivais le mouvement de la houle, les creux étaient de plus en plus profonds. Je me retournai pour voir Maxime, en vain. Je fatiguais un peu, chaque vague me paraissait plus dure à gravir. J'aperçu à un moment les toitures du fort Harbour, et d'un coup, je me retrouvais près de la bouée à laquelle je m'agrippais puis grimpais tant bien que mal.

Je cherchai Maxime et le vis au sommet d'une vague. Il nageait difficilement, et me paraissait loin, trop loin. Une sensation inconnue m'a envahie, comme si mon ventre se nouait. Mais ça devait être le froid.

Le vent soufflait, faisant s'envoler des paquets d'écume. Je frissonnais. Le temps semblait s'écouler plus lentement. La tête de Maxime apparaissait encore et encore. Je criai son nom pour l'encourager.

Je commençais à regretter de l'avoir entraîné dans ce défi idiot.

Enfin, il me rejoignit. Je me penchai pour attraper la main qu'il me tendait et l'aidai à se hisser à côté de moi.

Il était pâle, la mâchoire crispée, les lèvres bleuies par le froid. Il tremblait de tous ses membres et quand j'ai essayé de le réchauffer il m'a repoussée. Cette fois-ci, je m'en voulais vraiment. Le nœud était de nouveau dans mon ventre.

J'attendais qu'il reprenne son souffle lorsqu'un grondement lointain résonna et Maxime l'entendit en même temps que moi. C'était le bruit du Condor qu'on percevait bien avant de le voir. C'était un hydroglisseur à grande vitesse qui reliait Saint Malo à Jersey. Un bateau dont la proue ressemblait à une gueule béante et qui levait derrière lui des vagues énormes. Il arrivait toujours trop vite, surtout en cette saison où la plupart des plaisanciers avaient regagné les ports.

Maxime se mit à crier avec une voix que je ne lui connaissais pas :

- Le Condor, c'est le Condor !!!

Il s'agrippa à moi, et me secoua. Il avait les yeux exorbités et une expression affolée sur le visage.

- Lydia, faut partir ! Lydia, Lydia !

J'essayai de le calmer mais il ne semblait même pas m'entendre.

Je savais bien que le Condor ne ralentirait que bien après notre bouée, mais je savais aussi que nous avions un peu de temps si nous nagions suffisamment vite pour quitter la zone dangereuse.

- On retourne vers la plage, dis-je d'une voix ferme. Plonge, je te suis.

Pour une fois Maxime m'a obéi et s'est laissé tomber à l'eau. J'ai plongé à mon tour. Je restais à côté de lui et l'encourageais. Je lui parlais calmement, tout en recrachant l'eau salée que j'avalais.

Le son se rapprochait, son grondement ressemblait à celui de l'orage.

Des images du grand catamaran entrant dans le chenal me revenaient. Il faisait toujours trois énormes vagues dont les autres enfants avaient peur, contrairement à moi qui aimais jouer avec.

Maxime ralentissait de plus en plus, j'avais l'impression qu'on faisait du sur-place. Du coup, les vagues nous ballotaient, comme des morceaux de bois. Il était blême, à bout de souffle, il commençait à boire la tasse.

Je compris que nous n'atteindrions pas la plage avant la première vague.

J'aperçu le mufle du bateau qui apparaissait derrière Cézembre. J'avais l'impression de sentir la vibration de son moteur dans l'eau. Maxime, faisait des mouvements saccadés qui n'avaient plus rien à voir avec la brasse. Il n'était plus le même, je crois même qu'il ne me voyait plus.

La première vague du Condor me surprit. J'entendis Maxime crier et me sentis projetée en avant. J'étais sous l'eau, désorientée, et quand j'ai refais surface, je ne l'ai pas vu.

Mon cœur se mit à cogner.

Je plongeai et l'aperçus qui flottait entre deux eaux. Je le tirais vers la surface, il était inconscient. Je passais mon bras autour de son cou et je me suis mise à nager comme une désespérée.

Nous avons peut-être cinq minutes avant que la seconde vague ne nous atteigne.

Maxime pesait lourd et je le tirai du plus fort que je pouvais vers le rivage. Je ne pensais qu'à une chose, le sauver. Je réalisai soudain à quel point je l'aimais. A quel point j'avais peur de le perdre. Pour la première fois, j'avais peur.

La deuxième vague me désorienta, mais elle était moins intense.

Je luttais contre le courant, j'avais les muscles endoloris, je ne sentais plus mes bras, ni mes jambes et pourtant, je continuais à me battre.

Enfin, la troisième vague arriva, mais j'avais passé le début de la crique et elle me poussa

vers le sable. Nous fûmes propulsés sur la plage, et je restais un moment à essayer de reprendre mon souffle. La poitrine me brûlait, mon cœur cognait si fort que j'avais l'impression qu'il allait sortir de moi. Je me mis à genoux et tirai Maxime centimètre par centimètre, loin de l'eau.

Il était si lourd. Il ne bougeait plus, ne respirait pas. Il avait les yeux fermés, comme s'il était mort. Et ça, je ne pouvais pas l'accepter. C'était insupportable. Vivre sans Maxime, n'était pas possible.

Je le renversai sur le côté, essayant de lui faire cracher ce qu'il avait avalé, et lui fis du bouche à bouche. Il ne bougeait toujours pas. J'essayais encore et encore. Je le secouai, lui criai dessus. Et puis d'un coup, moi qui ne pleure jamais, je me suis mise à sangloter sans pouvoir m'arrêter.

Pour la première fois de ma vie, je réalisais que la peur était utile. Si j'avais eu peur, moi aussi, comme Maxime, jamais je ne l'aurais entraîné vers le large, j'aurais tenu compte du temps, des vagues, de l'arrivée possible du Condor...

Je serai restée avec lui, sur la plage, comme il me l'avait demandé.

Cette absence de peur dont j'étais si fière avait fait de moi un être insensible.

Quand Maxime s'est mis à tousser en crachant toute l'eau qu'il avait avalée, j'ai cru que j'halluciniais.

- Pourquoi tu pleures Lydia? A-t-il fait d'une voix enrouée.

Là-bas, le Condor avait ralenti, il entrait dans le port de Saint Malo, et moi, je me suis mise à pleurer encore plus fort. Mon amour pour lui m'avait donné la peur, je me sentais humaine, et c'était bon.

MADELEINE